

LE MONDE ILLUSTRÉ

59^e Année — N^o 2999.

SAMEDI 12 JUILLET 1915

Prix du Numéro : 0 fr. 60.

Rédacteur en Chef : ALFRED-JOUSSELIN



DÉFILÉ DE PRISONNIERS ALLEMANDS DANS UN VILLAGE

CHRONIQUE DE LA SEMAINE

QUAND NOUS ALLONS CHEZ EUX

Ah ! comme on a bien entretenu et chauffé leurs convoitises et leur haine ; comme on leur a resassé, dès l'école enfantine, aux petits Boches, que l'ennemi héréditaire, le Français, le *Welche* détesté et détestable, est sans foi, sans pitié, dévergondé, rapace et cruel. Leurs pillages d'aujourd'hui, leurs exactions, leurs vols, leurs infamies, leurs mutilations d'enfants et autres *bochonneries*, ne sont, n'en doutez pas, dans leur esprit faussé que représailles ; on leur a inculqué que nous en avions fait autant quand nous étions chez eux, et ils se vengent, — après cent dix ans, car ces têtes carrées n'oublient rien ; leurs rancunes sont immortelles ; elles n'ont pas plus perdu les souvenirs cuisants d'Iéna que ceux de Germanicus et d'Irminsul. Un jour, à Gottingen, vers 1840, dans un cabaret à bière, Henri Heine entendit un *mangeur de français* déclarer qu'il fallait venger dans le sang des *Welches* le supplice de Konradin de Hohenstaufen, lequel fut décapité à Naples, il y a cinq ou six siècles !

La légende des brutalités commises par nos soldats, en pays allemands, a soigneusement été nourrie, Outre-Rhin, comme un indispensable élément de haine ; mais il a, tout de même, fallu attendre, avant de la propager, qu'aient complètement disparu les survivants de nos grandes guerres ; depuis qu'il n'en reste plus un, on y est allé à cœur-joie, et les *professors* de là-bas se sont appliqués studieusement à fausser l'histoire.

Car il serait facile d'établir que nos pères ont conquis l'Europe en ne laissant sur leur passage que le souvenir de vainqueurs affables et compatissants, dont le plus grand défaut était de se montrer trop galants. On n'aurait, pour ce faire, qu'à s'appuyer sur les documents officiels allemands, sur les récits authentiques inédits en France, sauf de très rares exceptions, et rédigés, à l'époque même, par des curés ou des greffiers de villages envahis et occupés par l'armée française. M. Raoul Chélaré a publié naguère tout un volume de ces attestations recueillies au hasard de patientes recherches dans les dépôts d'archives des régions qui virent passer nos aigles triomphantes, et, dans son précieux volume *les Français en Prusse*, M. le baron Ernouf a rassemblé d'autres témoignages, tout aussi éloquentes et décisifs, volontairement méconnus, passés sous silence par les historiens allemands et totalement ignorés chez nous.

Que de beaux traits ! qu'elle était enivrante, la bataille, et féconde en nobles incidents, alors qu'on luttait « à la française », drapeaux déployés, en plein soleil, et non pas sous terre, dans la boue, sous l'atmosphère empestée de gaz méphitiques, selon la vile et fourbe tactique inventée par nos ennemis d'à présent. A Iéna, au cours d'une des dernières charges, l'un des plus hardis cavaliers saxons se trouve cerné par les dragons de Murat. Il se défend comme un lion, blesse plusieurs de ses adversaires ; mais enfin, grièvement atteint lui-même au bras droit, il va périr quand, soudain, l'un des dragons le voyant chanceler, se met à parer les coups de ses camarades, en criant : « Nous sommes Français ; les braves épargnent un ennemi désarmé ! » Puis il aide le blessé à sortir de la mêlée et le conduit à l'ambulance. Les Prussiens d'aujourd'hui auraient écartelé ou brûlé vif, — ils l'ont fait, — un adversaire en cet état.

Mais de pareils épisodes, on remplirait des volumes, rien qu'à puiser dans les mémoires des vieux grognards de la Grande Armée : c'est donc dans les publications de source allemande qu'il convient de rechercher ce que fut la conduite de nos soldats, alors qu'ils traversaient l'Allemagne en vainqueurs. Au cri : « *Voilà les Français !* » les paysans prenaient grande peur ; comment allaient se comporter ces sans-culottes, sans feu ni Dieu, dont on racontait tant de prouesses et tant d'atrocités ? Ils passaient, l'air goguenard et dur, bien alignés, le terrible bonnet à poils descendant jusqu'aux yeux, et cette vision n'était pas pour rassurer l'habitant. Les billets de logement distribués, le garnisaire pénétrait chez son hôte désigné, et le premier abord était toujours le même : très bruyant de la

part du Français, très obséquieux chez l'Allemand tremblant : le militaire parle haut, veut ses aises, « vomit feu et flammes et n'en finit pas de dicter des ordres pour le bon entretien de sa personne ; » mais il suffit « d'une mine avenante pour apaiser sa tête bouillonnante ». En moins de deux heures il est apprivoisé, prend les marmots sur ses genoux, surveille la marmite, s'empresse autour de l'aïeule et fait les doux yeux à la servante. Dès le lendemain, à l'aube, on le trouve rangeant le ménage, balayant la salle, épiluchant les légumes, et « le Français » se sent si bien de la famille qu'il se fera désormais le champion de son hôte, contre des camarades moins dociles. Quel que soit son grade, il se montre également serviable et généreux. Un barbier d'Auma est en train de raser un général de l'état-major de Napoléon, quand, jetant par la porte de sa boutique un regard vers la rue, il aperçoit des soldats emmenant une vache. Cette vache, il la reconnaît, c'est la sienne, son unique ! Il pousse un cri, laisse échapper son rasoir ; et comme son client lui demande la cause de son désespoir subit, le pauvre homme expose son infortune : le général se lève brusquement ; à moitié rasé et la figure toute barbouillée de savon, il s'élançait hors de la boutique, reprend la bête aux hommes qui l'emmenaient, la reconduit lui-même à l'étable et la rattache au râtelier. On peut déduire ce trait, dont ne serait déparée la réputation d'aucun brave, au général von Bising qui fait fusiller des enfants de sept ans.

Et que d'autres de cette sorte abondent dans les récits allemands contemporains des conquêtes de l'armée française : on en pourrait composer une manière d'anthologie, un *catéchisme de l'envahisseur en pays ennemi* qui n'aurait d'ailleurs aucun fervent parmi les modernes sujets du Kaiser. Citons un de ces traits encore : à l'époque où l'armée de Napoléon marchait sur la Pologne, la femme d'un cantonnier de la route de Berlin à Posen avait caché dans son jardin un sac renfermant une somme de 250 thalers. Sa servante, dont elle se croyait sûre, l'avait aidée à enfouir ce petit trésor. Bientôt les Français paraissent ; un détachement s'arrête dans le bourg voisin et un hussard alsacien, porteur d'un billet de logement, se présente chez le cantonnier. Le lendemain matin, il mène droit à la cachette son hôtesse consternée, l'oblige à déterrer l'argent, puis il lui dit : — « Votre servante est une drôlesse qui vous a trahie ; elle espérait que je partagerais avec elle ; reprenez votre *magot*, cachez-le ailleurs et faites cette besogne toute seule ; car vous allez avoir à loger bon nombre de soldats, et il pourrait peut-être s'en trouver parmi eux de peu scrupuleux ».

J'atteste que *je ne choisis pas* ; tous les récits du temps, — récits d'origine allemande, il faut insister sur ce point, — sont unanimes à constater cette modération de nos soldats victorieux. Il est manifeste que l'affabilité, la discrétion, la charité même de nos grognards envers les vaincus, ont laissé, partout où ils ont passé, des souvenirs dénués d'amertume ; on peut dire, sans crainte d'exagérer, « des regrets ».

Lors de l'entrée de nos troupes à Berlin, — entrée triomphale, au bruit des bravos et des *vivats* de toute la population que la peur faisait, sans vergogne, enthousiaste, — la corporation des marchands crut bon d'offrir, pour l'amadouer, un million au général Clarke, gouverneur de la ville, qui refusa comme une insulte cette proposition. Un peu plus tard, le général Hullin, ayant ordonné que toutes les armes possédées par les particuliers devaient être portées à l'arsenal, la municipalité berlinoise, pour faire montre d'un zèle obséquieux, inséra dans les gazettes locales que tous les citoyens auraient à livrer leurs armes *sous peine d'être fusillés*. Hullin, averti, s'empressa de faire placarder un *avis*, exposant « qu'il était fort étonné que les magistrats se fussent permis d'édicter, de leur chef, une semblable pénalité, quand rien, de sa part, ne les y autorisait ». Hullin se plaignait de ce qu'on ne recourait pas assez fréquemment à lui, et il avait, dès son entrée en fonction, averti la population que « le soldat doit vivre, mais non s'enrichir aux dépens des bourgeois ».

Les Berlinoises, d'ailleurs, « n'en revenaient pas d'étonnement ». Ecoutez cette relation de l'un d'eux : — « Il y avait bien de temps à autre des demandes indiscrettes en différents

genres, mais on insistait rarement... Beaucoup de familles eurent affaire à des garnisaires *non seulement réservés mais généreux*. Un jour, un Français arrive avec son billet de logement chez un tisserand. Il trouve quatre enfants à deminut, grelottant dans un galetas. Il fouille à sa poche, donne une pièce blanche à chacun des enfants, et s'en va loger ailleurs... Deux autres, adressés à une pauvre veuve, s'en allèrent également, — mais revinrent deux heures plus tard lui offrir les rations de pain et de viande qu'ils venaient de recevoir ». Et ceci doit être rapproché de *l'exemplaire charité* des soldats du 165^e régiment prussien qui, en août dernier, à Battice et à Herve, premières bourgades de Belgique rencontrées sur leur passage, mêlaient leurs excréments au beurre et enfouissaient les provisions qu'ils n'avaient pas consommées, afin que la population affamée n'en pût, après leur départ, faire usage.

Il faudrait ici emprunter quelques citations aux relations des officiers prussiens faits prisonniers et emmenés au camp français. Tous s'accordent à constater que les soldats chargés de leur surveillance affectaient envers eux bien plus l'attitude de consolateurs que de geôliers et « semblaient chargés plutôt de les servir que de les garder ». Quant aux officiers français, ils poussaient la délicatesse « jusqu'à s'abstenir de toute allusion aux événements de la guerre » pour ne point froisser ces étrangers malheureux, et ceci peut passer pour le summum de la courtoisie et de l'élégance. Ah ! qu'on est loin de la brutalité des guerres actuelles et de la sombre rancune des officiers de Guillaume II, torturant leurs prisonniers, et les laissant mourir de faim, de misère et de désespoir... quand ils ne les font pas achever, par leurs soudards, à coups de crosse.

Ce qui stupéfiait, au temps du premier Empire, les frustes et lourds Allemands des pays envahis, c'étaient notre vivacité, notre besoin d'agitation et de mouvement : tous les chroniqueurs contemporains en ont été frappés : — « On voit les Français, dit l'un, sortir d'une boutique pour entrer dans une autre, et acheter tout ce que leur sac peut contenir » — « Chanter et faire du bruit est, du matin au soir, leur principale occupation », note un autre ; « tous sont très gais : ils chantonnent et sifflent même pendant leur repas ». Un troisième constate que, « partout on rencontre des officiers faisant la cour aux femmes, sortant avec elles quand elles vont faire leurs emplettes ou les accompagnant à la promenade ». Un autre encore signale « leur stupéfiante mobilité de jugements ».

Enfin tous s'accordent sur la noblesse et l'honnêteté des envahisseurs : — « le Français use, en fait de réquisitions, dans toute leur étendue des terribles droits que lui donnent la guerre et la victoire ; *mais les petits vols clandestins, les rapines et les larcins sont au-dessous de son caractère* ». Et l'on sent, dans tous ces récits, peser une sorte d'affection déférente, un admiratif étonnement, un vague regret, même, d'avoir trop peu gardé ces conquérants sympathiques.

Je ne sais plus quel prince d'Allemagne, rentrant, en 1814, dans ses Etats que, contraint et forcé, il avait abandonnés au début du siècle, s'extasiait de la belle tenue de sa capitale et du progrès réalisé, par ses ci-devant sujets, pendant son absence. — « Qui donc a construit ces beaux monuments ? demandait-il. — Ce sont les Français, prince. — Qui a percé ces routes ? — Les Français. — Construit ces ponts ? — Les Français toujours ». L'Altesse demeura rêveuse et après un temps de silence : — « Vous auriez bien dû ne pas vous débarrasser d'eux si vite : moi et mes successeurs ne pourrions faire en un siècle le bien que ces ennemis-là ont fait en quinze ans d'occupation ! »

La *Kultur* a changé tout cela. Partout où ses modernes adeptes auront séjourné, on ne rencontrera, quand ils quitteront notre territoire, que désolations, ruines, murs calcinés, maisons pillées, vastes tombes, enfants mutilés, usines détruites, populations affamées, désespoir, haine, misère, insatiable appétit de vengeance ; mais comme ils sont obstinés dans le mensonge, cela ne les empêchera pas de continuer à dire : — « C'est la guerre ! Les Français en ont fait bien d'autres quand ils sont venus chez nous ! »

LA VIE MILITAIRE

LA SITUATION DES ARMÉES

Du 29 mai au 5 juin, la situation s'est peu modifiée sur le théâtre occidental de la guerre. Cependant, nous avons poursuivi avec succès notre offensive en Artois. Après avoir délogé totalement l'ennemi du village d'Ablain-Saint-Nazaire, nous avons progressé au delà, méthodiquement, vers celui de Souchez, que nous attaquons par le nord, en venant de la route d'Aix-Noulette et des pentes de Notre-Dame-de-Lorette, ainsi que par l'ouest en venant d'Ablain. Nos troupes se sont trouvées d'abord en présence d'une ligne fortifiée faisant face au village d'Ablain, appuyée des deux côtés à des constructions mises en état de défense : à gauche, le moulin Malon ; à droite, la sucrerie de Souchez. Cette ligne et ses points d'appui sont tombés entre nos mains après une résistance énergique. L'ennemi a prononcé plusieurs retours offensifs, dont le seul résultat a été de lui faire perdre beaucoup de monde. L'action s'est engagée depuis contre le village même de Souchez. Non seulement l'entrain de nos troupes ne faiblit pas, mais il faut très souvent le modérer par prudence.

Souchez est donc un de nos objectifs secondaires actuels. Un autre, situé à 5 ou 6 kilomètres de là, sur notre droite, au sud-est du village de Neuville-Saint-Vaast, est un assemblage compliqué de tranchées, d'abris, de fortins, de batteries avec ou sans coupoles, de boyaux de communication, etc... que nos soldats ont nommé le Labyrinthe. Cet ensemble de fortifications enchevêtrées occupe un espace découvert, dénué d'obstacles naturels, entre Neuville et Ecurie. Sa possession nous est nécessaire pour nous permettre d'atteindre le bord des hauteurs au-dessus de Vimy, qui font suite à celles de Notre-Dame-de-Lorette, et constituent notre objectif principal dans ce secteur, ainsi que je l'ai expliqué dernièrement. C'est cette absence totale de lignes naturelles qui a déterminé les Allemands à créer sur cet espace une véritable forteresse. Nous l'enlevons morceau par morceau ; chaque jour, nous y faisons un progrès. De même, nous gagnons toujours du terrain en prenant d'assaut l'un après l'autre les groupes de maisons de Neuville-Saint-Vaast.

Le plus grand effort de nos opérations se concentre sur ce front de 7 à 8 kilomètres. Sur tout le reste, on ne signale, tantôt dans un secteur, tantôt dans un autre, que des affaires d'une importance très localisée. Toutefois, celles qui s'adressent à la pointe du front allemand sur Saint-Mihiel, et par conséquent se déroulent entre Meuse et Moselle, offrent toujours un intérêt particulier. Nos dernières attaques dans cette région nous ont valu la possession de la totalité du bois Le Prêtre, au delà duquel maintenant nous sommes installés, avec des vues étendues dans la direction du nord-ouest.

**

Sur le front oriental, la lutte est toujours d'une extrême violence en Galicie. La ligne du San, depuis longtemps chevauchée par les deux adversaires, ne délimite plus aucun front de bataille. La prise de Przemysl par l'ennemi lui enlève à peu près toute valeur. Les forces opposées des Russes et des Austro-Allemands se pénètrent à tel point qu'il n'est plus possible de se faire une idée nette des positions occupées et des fluctuations qui s'y produisent, et encore moins de baser des conjectures sur la suite des événements. L'avantage semble plutôt en faveur de l'ennemi, bien qu'il perde un monde énorme et que les Russes lui enlèvent matériel et prisonniers en grand nombre.

La chute de Przemysl ne peut manquer d'être exploitée par les Allemands comme un fait capital, tant pour agir sur le moral de l'armée que pour impressionner les neutres. Mais, en lui-même, l'événement n'a rien de comparable à la prise de la place par l'armée russe, alors que ses ouvrages étaient intacts et armés. Les Russes, avant d'évacuer Przemysl, en ont enlevé les canons, et comme les forts avaient été en partie déjà détruits par les Autrichiens lors de leur capitulation, il y a maintenant, au total, peu de différence entre cette place et une ville ouverte.

En admettant que les Russes soient obligés de reculer, pour s'opposer à la marche des Allemands sur Lemberg, objectif actuellement poursuivi, ils disposent encore d'une bonne ligne de défense, à 60 kilomètres en arrière de Przemysl et à 25 en avant de Lemberg. Cette ligne, qui est dirigée du nord au sud, perpendiculairement à la frontière, est constituée par une chaîne de hauteurs ayant un commandement d'une centaine de mètres, souvent davantage, sur les environs. Elle passe en avant de Tomachow et de Rava-Ruska, pour se terminer à

Grodek, sur le chemin de fer de Przemysl à Lemberg. Elle se prolonge au sud par un chapelet de lacs et de cours d'eau, aboutissant à la région marécageuse du Dniester.

Ce dernier lui constitue un flanc gauche excellent, tandis qu'à droite elle s'appuie aux ramifications nombreuses du cours supérieur du Bug. Elle est solide et elle est courte, relativement. Son front ne dépasse guère 100 kilomètres ; tandis que la ligne du San prolongée jusqu'à Stryj en mesure plus du double. On voit donc que si les Russes sont obligés à une nouvelle retraite, ils trouveront à une distance convenable un très avantageux champ de bataille, sans renoncer à Lemberg et sans évacuer la Galicie.

**

Jusqu'ici, l'armée italienne a débuté par des opérations très heureuses, conduites de la manière la plus logique, tout à la fois avec prudence et avec une remarquable décision. Son offensive dans la direction de la Carniole, sur l'Isonzo, s'accompagne de mesures de précaution et de surveillance dans les Alpes Juliennes et Carniques, par les cols desquelles son aile gauche pourrait être inquiétée, ainsi que d'opérations plus vigoureuses dans le Trentin, qui deviendrait pour les communications de l'armée de Carniole une dangereuse menace, s'il n'était pas occupé au préalable.

A la frontière de Carniole, les Autrichiens se sont de suite repliés derrière le fleuve, qui est leur première ligne de défense. Le mauvais temps, amenant des crues des cours d'eau, permet pour l'instant peu de chose dans cette direction. Mais les Italiens attaquent vivement le Trentin de trois côtés : 1° par l'ouest, en remontant le val Giudicaria, qui du lac d'Idro conduit directement à Trente. Ils occupent la vallée, et les hautes montagnes des deux versants sont tenues par leurs troupes alpines, opérant de concert. Plus au nord, ils gardent les passages du Tonale et du Stelvio, entre les massifs de l'Adamello et de l'Ortler et la frontière suisse.

Des forces autrichiennes, réunies à Bozen, sont signalées comme dirigées par Méran sur les passages précités, pouvant les mener vers la Valteline et le val Camonica. Les Italiens les surveillent ; 2° Par le sud, le lac de Gard, le Monte Baldo qui borde sa rive orientale, les routes de la vallée de l'Adige, et les montagnes séparant le bassin de l'Adige de celui de la Brenta ; 3° A l'est, par les hauteurs d'Adiago et les défilés de la Brenta, qui débouchent également vers Trente.

Ces trois mouvements convergent. Ils ont débuté par de brillants succès. Les Italiens ont enlevé Borghetto et Ala, réduit au silence plusieurs forts, dont deux très importants, ceux de Luzerna et du Belvédère, munis des derniers perfectionnements de la fortification moderne. Rovereto est sous leur canon, et il y a beaucoup de raisons de penser qu'ils seront à Trente avant peu. La campagne est donc inaugurée dans les conditions les plus favorables.



DANS LES USINES RUSSES

Le Tzar visitant les ateliers où l'on fabrique fiévreusement des munitions.

Général BERTHAUT.

LA CONQUÊTE DU BOIS LE PRÊTRE



Le général Dubail examinant une mitrailleuse allemande nouveau modèle.

Que de fois, depuis l'automne, le nom de cette importante position a figuré dans les *Communiqués* ! On n'avait point cessé de s'y battre, à partir de cette époque. En septembre, nous étions devant les lisières de la forêt, et tant qu'a duré l'hiver, nous avons avancé sous les futaies, à la sape ou par des attaques de vive force. Jamais un instant notre offensive ne s'est ralentie, et tant de persévérance vient d'être enfin récompensée, lorsqu'après tant de mois de luttes opiniâtres, nous venons enfin d'atteindre le but vers lequel elles tendaient.

Les positions allemandes du bois Le Prêtre formaient un bastion en saillant dominant, à l'ouest, la Haye, à l'est, la vallée de la Moselle et Pont-à-Mousson.

Un ravin, au fond duquel chante une source : la Fontaine du Père Hilarion, entaille la forêt. A l'est se dessine un fort mouvement de terrain dont le point culminant se trouve sous bois. A l'ouest, s'élève une hauteur dont l'éperon dépasse la lisière de la forêt. La Croix des Carmes en marque le sommet. La partie du bois en lisière qui chevauche cette crête est connue



Un blockhaus.



L'aspect du sol, des tranchées et des abris.

dans les dénominations forestières sous le nom de « quart en réserve ». C'est la conquête de ce saillant ouest, point d'appui et observatoire d'artillerie, qui a été notre objectif final.

Que d'audace et d'ingéniosité il a fallu prodiguer, depuis le début, surtout lorsque la mauvaise saison et les intempéries ajoutaient encore à toutes les difficultés d'une avance obtenue, pour ainsi dire, mètre par mètre, en enlevant des tranchées profondes, hérissées de défenses accessoires et flanquées par des mitrailleuses.

Au printemps, sous la pluie et malgré les rafales, on s'acharnait inlassablement sur l'ennemi fortement retranché au sommet de la hauteur, dans une ligne de blockhaus souterrains, recouverts de troncs d'arbres d'environ un mètre de diamètre. On se battait dans les boyaux, derrière les barrages, à coup de grenades, et dans les intervalles il fallait travailler, remuer la terre pour remettre nos tranchées en état sous le tir continu et très précis de l'artillerie ennemie.

Au cours du mois de mai, nous avons enfin été payés de nos peines par le plein succès d'un dernier effort. Une attaque, précédée d'un bombardement de près d'une heure, nous a rendus maîtres des blockhaus, en nous permettant de nous porter au delà de la crête, sur la pente nord, l'ennemi restant accroché à notre contact, sur les pentes est et ouest.

Depuis lors, ses contre-attaques sont restées vaines et nos barrages d'artillerie ont suffi à les arrêter.

Les régiments à qui revient l'honneur de cette conquête, et où Lorrains et Parisiens combattaient côte à côte, ont donné des preuves réconfortantes d'une énergie et d'une endurance dignes de toute notre admiration.

Et maintenant il est à nous, et nous pouvons dire que nous l'avons bien gagné ce bois qui, pour l'ennemi, était : « le Bois de la Mort ». On a conté que nos braves soldats l'ont baptisé moins lugubrement. Ils l'appellent : « Notre forêt », et ne veulent plus se souvenir que d'une chose, c'est qu'ils y auront recueilli beaucoup de gloire.

LES RUDES COMBATS D'ABLAIN-SAINT-NAZAIRE



Poste avancé à..... Nos vaillants soldats tout entiers pris par leur tâche guerrière, ont-ils eu le temps d'admirer le splendide paysage qui leur servait d'horizon ?

Après celle du bois Le Prêtre, voici une nouvelle conquête dont les conséquences auront pour nous les plus heureux résultats, en nous rendant maîtres d'Ablain-Saint-Nazaire, une très grosse agglomération dont la disposition générale ressemble fort à celle du village de Carency, tout voisin.

Son orientation est Est-Ouest, au bas des contre-forts sud de Lorette.

L'extrémité ouest est massée au sud de l'éperon Mathis, l'extrémité est, au sud de l'éperon de Souchez. Groupé autour de l'église, un fort filot de maisons élargit en profondeur le secteur est du village. Un premier succès nous avait donné la partie allongée d'Ablain ; mais, la partie épaisse, secteur de l'église, restait aux mains des Allemands qui tenaient, en outre, le cimetière, compris dans la corne sud-est de la localité, et, de ce côté, une



Vue d'Ablain-St-Nazaire en ruines et de l'éperon des Arabes (photo prise près de l'éperon Mathis). Au loin l'église d'Ablain (en ruines) qui, à ce moment, était encore occupée par les Allemands.

forte tranchée à l'ouest constituait la première ligne ennemie.

C'est dans l'après-midi du 23 mai que l'on jugea venu le moment propice pour en finir.

Commandant l'excellente division qui avait mené à bien, déjà, l'investissement et la prise de Carency, le général qui connaissait à fond la position de l'ennemi lança enfin ses hommes à l'attaque, après une préparation minutieuse de l'artillerie.

Dès lors, les trois compagnies allemandes qui tenaient le cimetière et ses alentours, se jugèrent condamnées, tandis que notre infanterie, enhardie par ses succès des jours précédents, bondissait avec une admirable ardeur et prenait pied sur le parapet. Le combat sous la radieuse lumière du soleil semblait griser nos hommes, tandis que l'artillerie exécutait, au delà du « champ de repos », un

feu de barrage interdisant aux renforts toute intervention.

Bientôt, parmi les tombes bouleversées, c'est la complète déroute pour les Allemands. On en doute un instant, et l'on croit plutôt à une contre-attaque, lorsqu'une colonne épaisse d'Allemands débouche, en courant, sur le talus.

Mais tous ont les mains en l'air et continuent à avancer. Ils se rendent. D'un seul élan, ils traversent en trombe le cimetière, l'ex-première de leurs lignes, et arrivent essouffés jusqu'à notre tranchée de soutien. Ils sont là près de quatre cents, dont sept officiers, déclarant que toute résistance est désormais impossible.

Et tout cela n'a pas demandé un quart d'heure, c'est dire la rapidité de ce succès que nous sommes heureux d'enregistrer. Tout aussitôt, les compagnies placées à droite et à gauche des compagnies d'attaque en ont profité avec cette spontanéité merveilleuse dont tous les récents combats ont fourni de si éclatantes preuves.

La tombée de la nuit n'a pas interrompu l'action. Ce fut, pour commencer, l'enlèvement de tout l'îlot de maisons au sud de l'église, et grâce à quoi notre récolte de mitrailleuses se trouva augmentée.

En même temps, nous nous emparions d'un fortin connu dans le pays sous le nom de « Fortin des quatre boqueteaux » et du matériel et des approvisionnements qui s'y trouvaient.

Dans la matinée du lendemain, le presbytère



Dans les tranchées de première ligne : la vie active.



Ce qu'on peut voir, d'une de nos tranchées.



Voici l'un des points, où comme en tant d'autres endroits, nos soldats se montrèrent admirables.

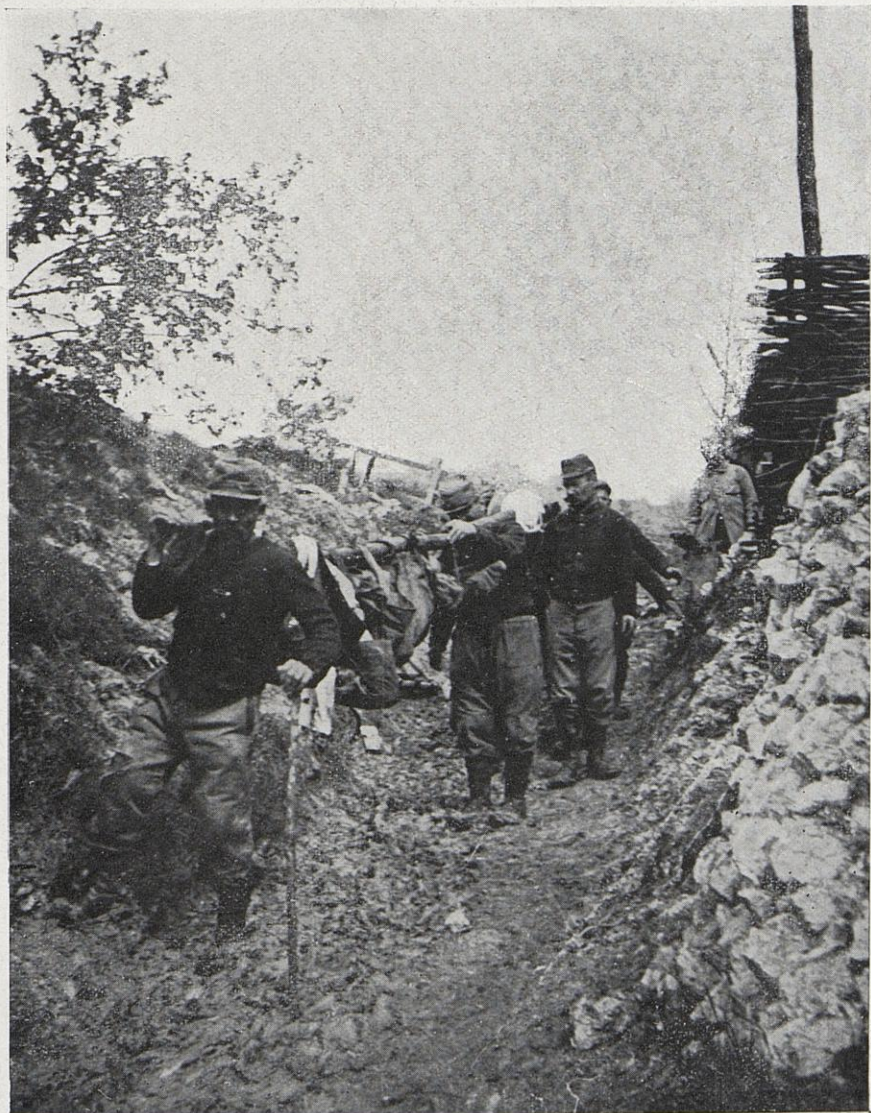
et l'église, encore fortement tenus, tombèrent dans nos mains.

De l'effectif de plusieurs centaines de soldats allemands qui défendaient ce dernier îlot, il n'est resté que vingt survivants que nous avons faits prisonniers. Le reste a été tué à coups de baïonnette ou a succombé sous les coups de l'artillerie allemande exécutant, sur la position perdue pour elle, un tir rageur de représailles.

Cette dernière partie du combat nous a coûté plus cher que la première, car nous avons eu à déplorer la perte ou la mise hors de combat de deux cents tués ou blessés qui ont été, pour la plupart atteints par les « marmites ».

Enfin Ablain nous est resté et l'on a relevé dans ses ruines cinq cents cadavres allemands. Environ cinq cents prisonniers et quatorze mitrailleuses sont, en outre, tombés entre nos mains.

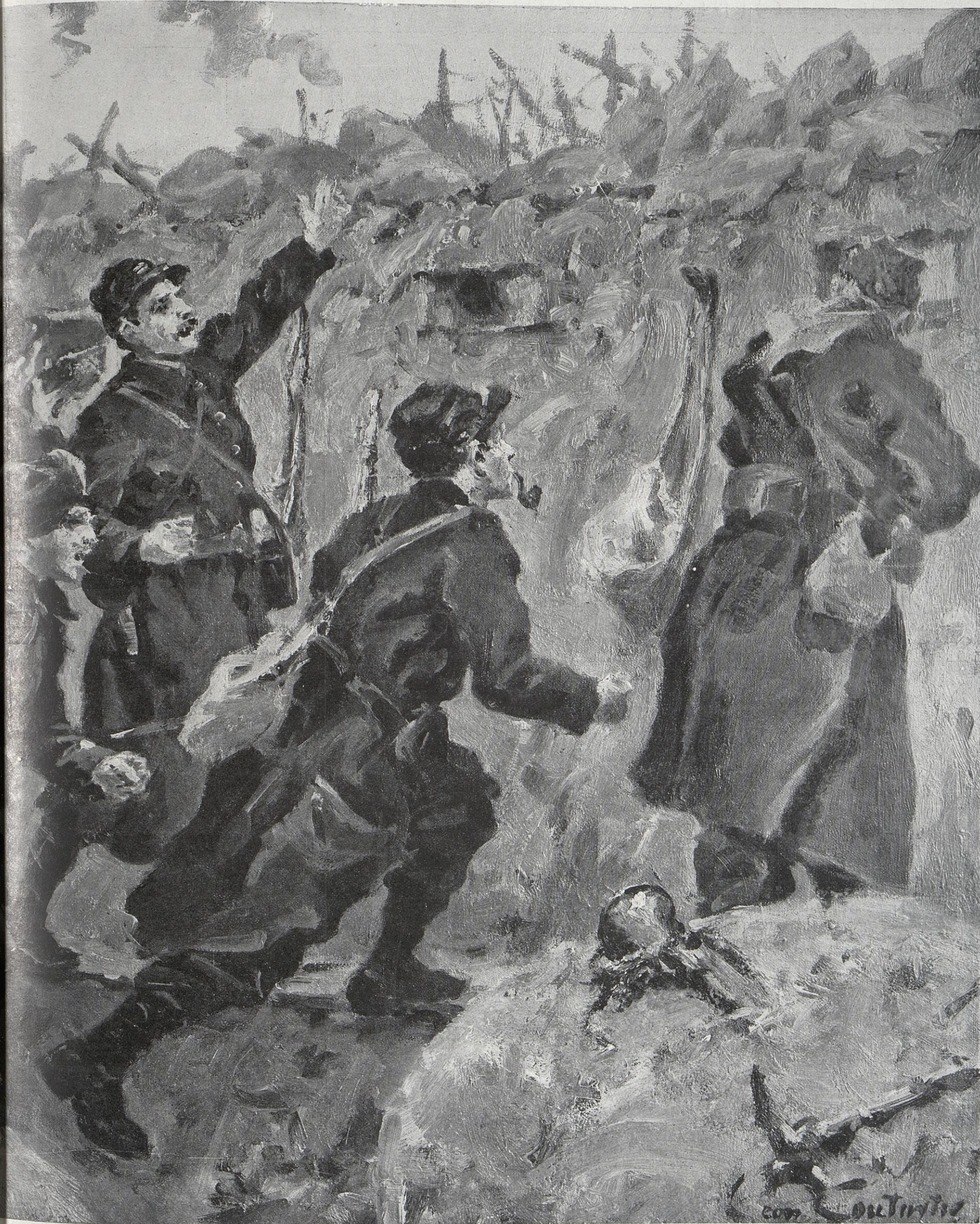
D'après ce résultat on peut juger de l'importance de cette action, à laquelle l'ennemi, selon sa coutume s'est efforcé de n'attacher qu'un médiocre intérêt en déclarant que, pour éviter des pertes inutiles, ils avait mis à l'abri la petite garnison occupant la partie est d'Ablain. Cependant, le nombre de soldats laissés sur le champ de bataille donne un formel démenti à la teneur de leur communiqué, tendant à diminuer notre victoire.



Après la bataille, nos soldats transportent les nombreux cadavres d'ennemis que l'on trouve de tous côtés.



Quant aux blessés allemands, on les met sur les civières, que l'on confie aux bons soins de leurs camarades prisonniers,



« TOUT LE MONDE AUX CRÉNEAUX ! » (Dessin de Léon COUTURIER)

Solides, alertes, dispos, bien nourris, pourvus abondamment de matériel et de munitions, pleins de courage et d'entrain, nos vaillants troupiers ont conquis sur l'ennemi une maîtrise dont ils se rendent bien compte, et que celui-ci d'ailleurs ne dénie pas. Les tranchées profondes et formidables, gardées par nos braves, sont de vraies forteresses, des réduits inexpugnables. Mais que retentisse le cri : « Tout le monde aux créneaux », et aussitôt nos héroïques soldats lâchent leurs pipes, leurs cartes à jouer, et bondissent à leur poste de combat!

CE QU'EST DEVENU ARRAS

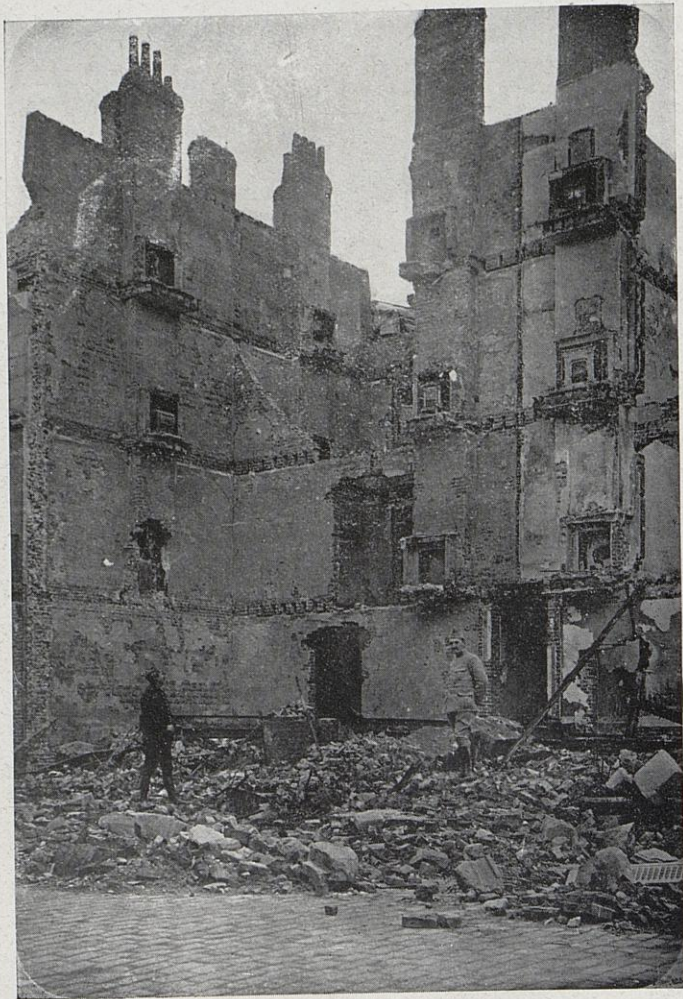


Les Allemands continuent à bombarder méthodiquement Arras. Voici en quel état ils ont mis le plus beau beffroi des Flandres.

La région d'Arras a été le théâtre des plus vifs et des plus sanglants combats, tous ces temps-ci, et c'est dans un rayon de six à sept kilomètres de la pauvre capitale de l'Artois que se déroulèrent les plus violentes actions.

Au nord, c'est le Mont-Saint-Eloi, La Targette, Neuville-Saint-Vaast, le Labyrinthe; plus loin, Souchez, puis l'éperon de Notre-Dame-de-Lorette.

L'artillerie allemande sans répit s'acharne sur la jolie cité, depuis bien et bien des jours. Les marmites autrichiennes de 134 pleuvent sans arrêt, broyant tout, anéantisant les monuments qui rappellent un long et glorieux passé, pulvérisant les constructions plus modestes où vivaient les Arrageois. C'est tout un monde de souvenirs qui s'effondre et disparaît pour la plus grande joie des barbares qui, lorsqu'ils ne tuent pas, ne pillent pas, ne violent pas, veulent du moins saccager et détruire.



Les ruines de la demeure bien connue, dite maison des cheminées, dans le quartier de la gare.



Ne croirait-on pas voir les ruines de Timgad ou de Pompéi, en contemplant ce saisissant et navrant panorama où la cruauté des ans accumulés et la fureur de quelque cataclysme sismique semblent s'être donné librement carrière? Ces écroulements, cette désolation poignante, n'eurent pas de semblables origines; ce sont les canons allemands obstinés qui, seuls, ont fait le désastre.

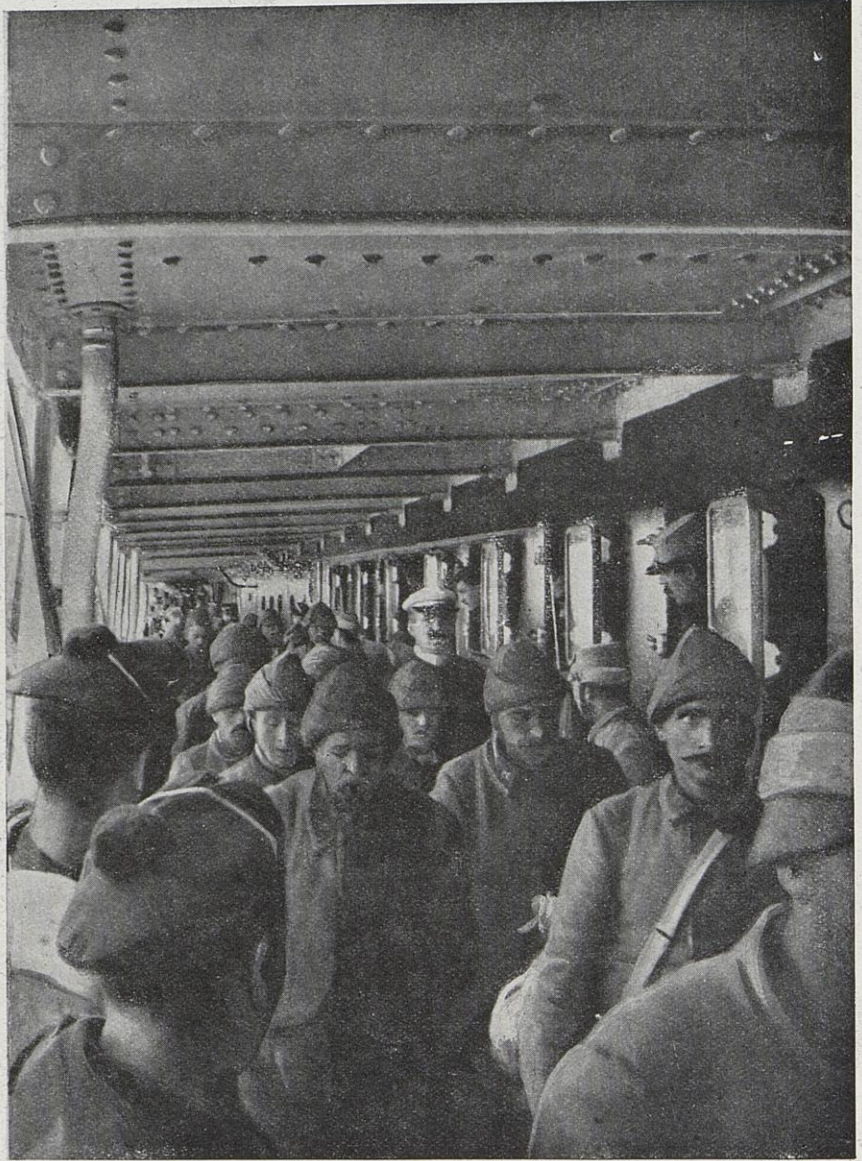


Un ouragan de gros obus est tombé avec une telle fureur sur ce réseau de tranchées allemandes qu'il a tout bouleversé le sol, créé une profonde vallée chaotique, où gisent des groupes de cadavres ennemis, parmi toutes sortes de débris réduits en miettes, armes brisées, équipements déshabillés, fragments de projectiles, etc... On ne saurait concevoir plus violent tableau de lutte guerrière.

SOLDATS ET MARINS FRANÇAIS DANS LES DARDANELLES



Le général Gouraud venant prendre possession de son commandement.
(Au premier plan : — le général d'Amade.)



Chaque jour nos troupes font aux Turcs de nombreux prisonniers. En voici une longue colonne que l'on embarqua à bord de "La Provence".



Camp de l'Etat-Major français à Sedd-ul-Bahr.

Le raid du sous-marin anglais que nous avons signalé dans notre précédent numéro — on se souvient que, dans le port même de Constantinople, il avait réussi à couler un transport plein de munitions — a eu pour résultat de faire retirer tous les bâtiments dans le port intérieur de la Corne d'Or.

Depuis lors, rien de particulièrement important ne s'est produit, au cours des opérations. L'action s'est réduite à des combats presque quotidiens, mais de petite envergure.

Aux plus récentes nouvelles, on constate seulement quelques gains au profit des troupes alliées.

Un groupe de volontaires, appartenant à un régiment colonial, a pris d'assaut un fortin construit par l'ennemi sur la pente ouest du ravin de Kéréves-Déré, à l'extrémité gauche de sa ligne et qui dominait les tranchées.

Surpris par la foudroyante rapidité avec laquelle les assaillants se sont précipités sur eux les défenseurs ont pris la fuite, sans opposer de résistance.

Ont été repoussées également, avec succès, deux contre-attaques tentées par les Turcs avec de gros effectifs, dans le but de reconquérir leur position. En fin de compte, ils ont subi de fortes pertes.

En repoussant, d'autre part, un violent assaut, près de Kaba-Tépé, les troupes britanniques ont obtenu un brillant avantage.

Sur le rapport des prisonniers faits par nous,



Le général Bailloud, commandant de la deuxième division, à Sedd-ul-Bahr, consultant une carte sur ses genoux.

le chiffre des pertes ottomanes est considérable.

L'attaque des positions de Krithia a été désastreuse pour les troupes du Sultan. Sur un régiment de trois mille hommes, on n'en put rassembler que cent vingt.

Les pièces de campagne des alliés avaient surpris les Turcs ; au moment où ils se préparaient à une attaque de nuit, ces pièces, aidées par les projecteurs électriques, ont dirigé contre eux une véritable trombe de shrapnells contre laquelle ils ne purent tenir. Les explosions produisaient des commotions telles qu'ils en restaient comme paralysés.

Les attaques des Turcs ont toujours lieu la nuit, dans l'espoir de jeter à la mer les forces alliées. Et que l'on ne croie pas que les troupes ottomanes soient une quantité négligeable.

La bravoure de l'infanterie est incontestable ; mais dans tous les combats qui se livrent avec un acharnement exceptionnel, elle s'est brisée contre le calme, l'endurance et la ténacité vraiment héroïque des Anglais et des Français.

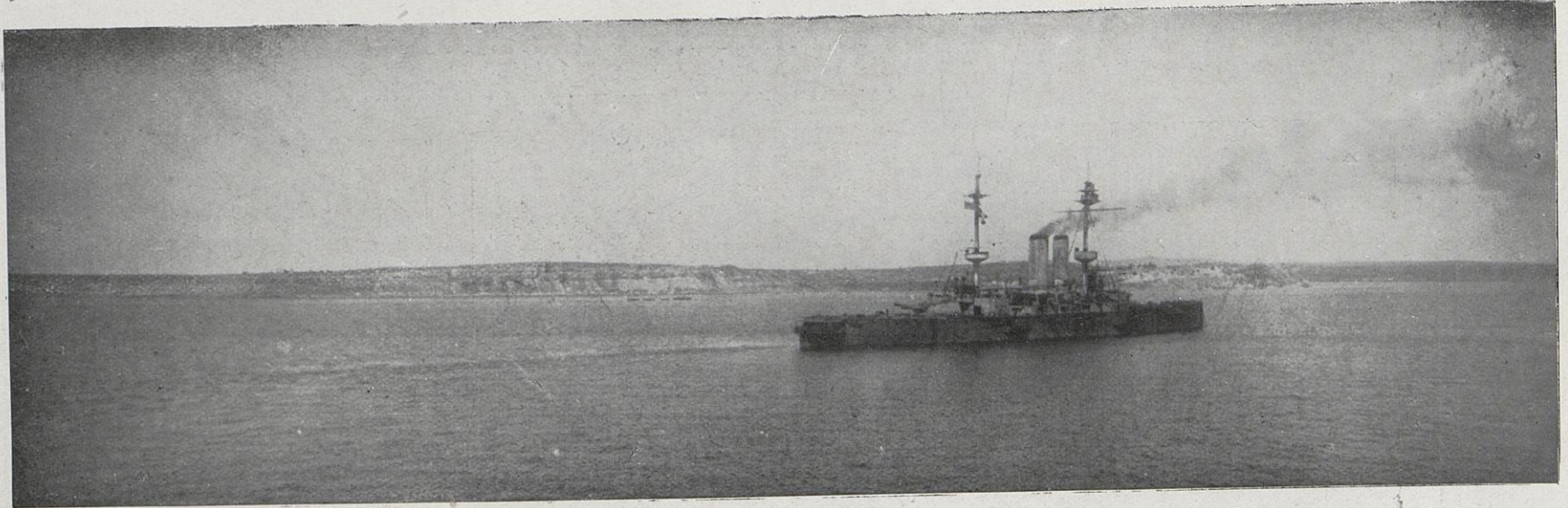
Les batailles livrées depuis notre débarquement dans l'étroite langue de terre comprise entre le détroit et le golfe de Saros ont motivé des prodiges de valeur dont même le passé héroïque offre peu d'exemples.

Chaque jour, les convois de blessés affluent à Constantinople, et témoignent, par leur nombre, de l'efficacité de nos opérations. On évalue le chiffre en tués et blessés à quarante mille, et la ville est dans l'impossibilité d'en hospitaliser davantage. L'angoisse y règne, et le mécontentement contre les Allemands s'y affirme

de plus en plus. Les prisonniers déclarent, à qui les veut entendre, qu'ils ne savent point pourquoi Enver-Pacha et Talaat-Bey ont voulu la guerre, et ils maudissent les Allemands avec énergie.

Cet état d'âme gagne aussi les combattants et l'on en a la preuve avec la grave mutinerie organisée par une centaine d'officiers turcs. Le mouvement put cependant être maîtrisé. Quarante-trois de ces officiers ont été conduits, chargés de fers, à Constantinople, où des exécutions de mécontents ont lieu, pour servir d'exemple.

Tout au contraire, les troupes alliées conservent un moral excellent. Chaque action a mis en relief le courage et l'abnégation de nos officiers et de nos soldats. Nous n'en voulons pour



Un des cuirassés anglais qui amenèrent aux Dardanelles les troupes australiennes. En face est le point de la côte où nos alliés débarquèrent leurs contingents.

preuve que quelques exemples relevés dans de récentes correspondances.

C'est un commandant qui, blessé à la tête, refuse de se faire panser et meurt, quelques instants après, à la tête de son bataillon. C'est un capitaine des zouaves, mortellement atteint lui aussi, et qui reste à son poste jusqu'à ce qu'il expire. Le lieutenant d'un régiment colonial, atteint à la tête en allant à l'assaut, continue à mener la charge, et ayant consenti à se faire panser, sur l'ordre de son chef de corps, revient, au point le plus périlleux, où il demeure toute la nuit, pour assurer le ravitaillement en munitions.

Blessé de deux balles et incapable de tirer, un caporal d'infanterie reste toute une journée sur la ligne de feu, et rend les plus grands services en renseignant ses camarades. Un clairon ayant eu la cuisse fracassée, s'assied, pour sonner la charge, jusqu'à l'enlèvement de la position ennemie.

Et que d'autres faudrait-il encore citer pour parfaire la liste de ces obscurs héros, d'autant plus héroïques qu'ils s'oublient si généreusement pour le bien commun, sans en espérer nulle récompense.

Mais ils applaudissent de tout cœur à celles que l'on décerne à leurs vaillants chefs, avec le sentiment qu'un peu de cet honneur rejaillit sur eux, comme il arrive lorsqu'on décore le drapeau d'un régiment, ne pouvant décorer le régiment tout entier.



Un groupe de nos officiers suivant les effets du tir des cuirassés alliés.

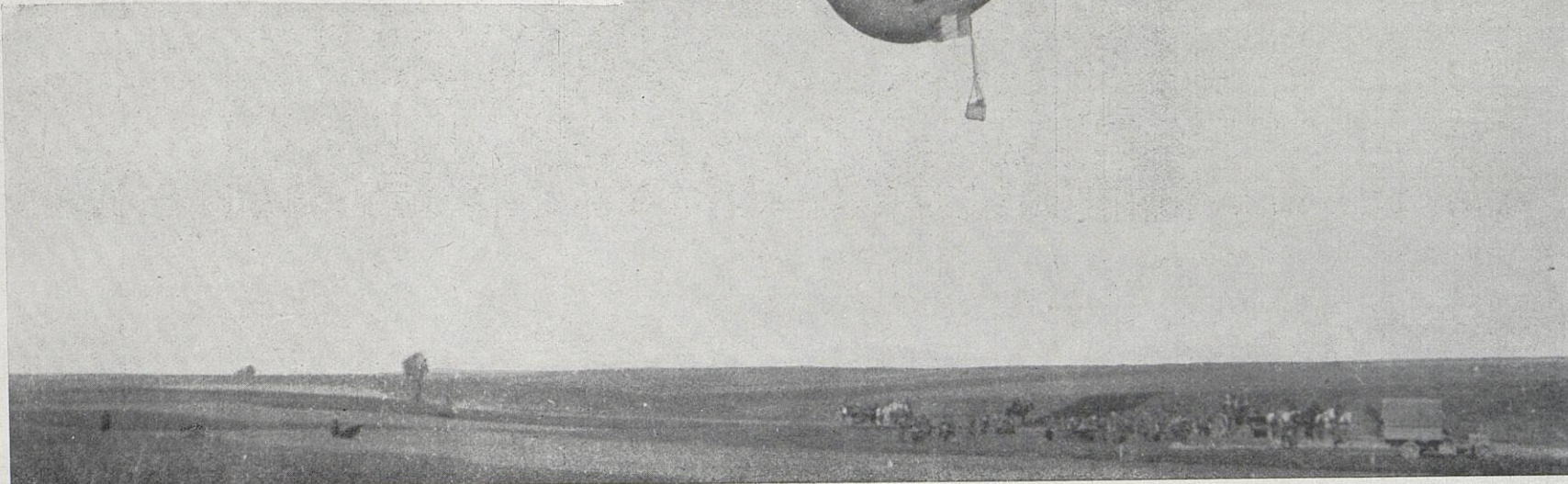
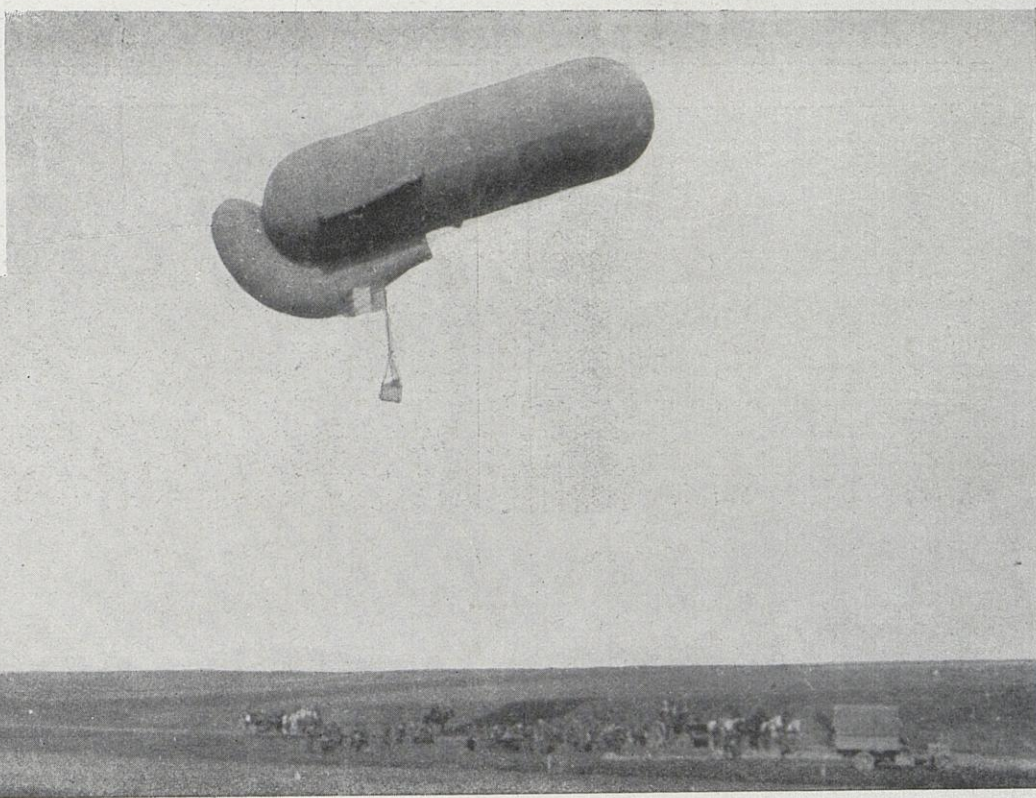


Parmi les décombres provenant des fortifications, décombres répandus en grand nombre sur le sol, quelques Turcs tracent un chemin.

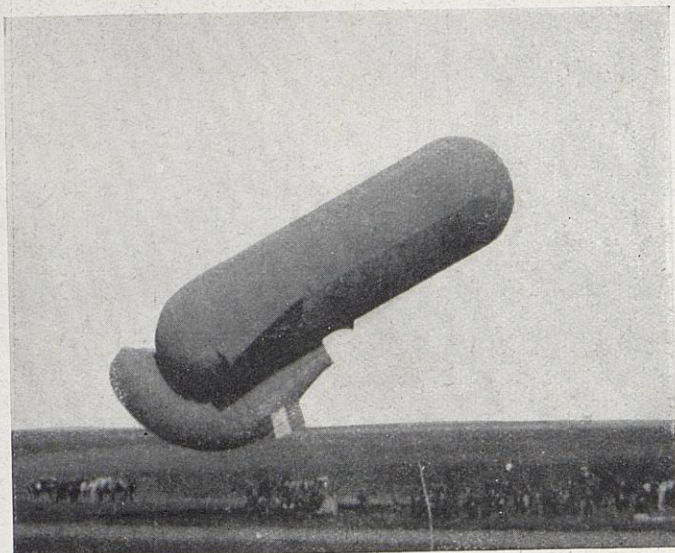


La porte principale de la forteresse de Sedd-ul-Bahr que le bombardement concerté des navires des flottes alliées a terriblement mis à mal.

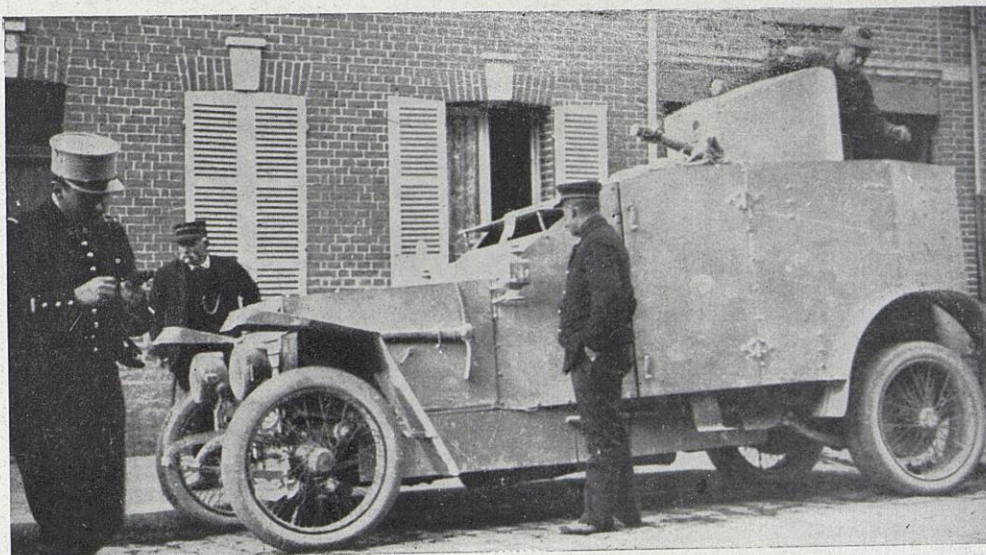
TRISTE AVENTURE
 d'une " GROSSE SAUCISSE "
 ALLEMANDE



Une « grosse saucisse » allemande surveillait les mouvements de nos troupes et réparait nos batteries... Survint une auto-mitrailleuse française qui se mit à tirer...



Quelques secondes après, la « grosse saucisse » s'affalait sur le sol.



Et l'auto-mitrailleuse, qui avait si bien travaillé, revenue à son cantonnement, se préparait pour de nouveaux hauts-faits.



L'AMBULANCE DE LA PRESSE DE MONTRÉAL ET DES MUNICIPALITÉS CANADIENNES

Un groupe de grands blessés à l'Ambulance organisée à Paris par la Presse de Montréal et les Municipalités Canadiennes. Cette ambulance est installée dans la Maison de Santé de la rue de la Chaise dirigée par le Docteur Charles Bonnet.

MM. MILLERAND ET ALBERT THOMAS AUX ARMÉES



M. Millerand monte dans son automobile pour aller visiter les armées du Nord.



Dans la région d'Arras : MM. Millerand et Albert Thomas visitent une ambulance ; à leurs côtés le chirurgien, le Directeur du Service de santé, un officier d'ordonnance.



MM. Millerand et Albert Thomas, après une visite à l'État-Major de la région, se rendent auprès des troupes dans les cantonnements.



Après sa visite à l'État-Major et aux cantonnements, M. Millerand s'appête à reprendre le chemin de Paris.

NOS ÉCHOS

N° 2998. — Un grand nombre de nos abonnés nous réclame les Tables du second semestre du *Monde Illustré* (année 1914).

Ce travail n'ayant pu être établi en raison de la suspension du journal durant une période de neuf mois, nous publierons ces Tables en même temps que celles du premier semestre de l'année courante, dans notre premier numéro du mois de juillet.

**

« U. S. F. S. A. »

Le Secrétaire général de l'U. S. F. S. A., M. Frantz-Reichel, actuellement mobilisé, vient d'être bien cruellement frappé. Son père, M. Louis-Philippe Reichel, l'expert-comptable si connu et si estimé, vient de mourir presque subitement, à l'âge de soixante-quatorze ans. L'an dernier, au milieu d'une famille nombreuse, il avait pu célébrer ses noces d'or. La

guerre venue, ancien combattant de 1870, il fut fier de pouvoir donner, dans la personne de ses fils, petit-fils et gendre, de bons soldats au pays. Il vient de s'éteindre loin d'eux, dans l'espoir de la revanche prochaine.

Nous adressons aux siens toutes nos condoléances.

**

Le *Tout-Paris*, annuaire de la Société Parisienne, vient de faire paraître son édition de 1915, un peu retardée cette année en raison des événements ; mais ce retard est compensé par les renseignements publiés d'après un recensement poussé jusqu'à fin février.

Le *Tout-Paris* de 1915 est un *Tout-Paris* de guerre, et aux renseignements habituels que publie cet annuaire, toujours si documenté, vient s'ajouter le tableau d'honneur tristement éloquent des morts pour la France.

L'édition de 1915 constituera donc un document de tout premier ordre que voudront conserver les familles.

A. La Fare, éditeur, 55, rue de la Chaussée-d'Antin.